

Le mensonge de mon père

Brigitte AUBERT

Gisèle CAVALI

« C'est quelque chose qui t'échappe, ça ?
La fierté d'un père pour son fils ?
Le respect du fils pour son père ?
En tout cas chez nous, ça ne se fait pas ! »

Aubert & Cavali

Le mensonge de mon père

Gisèle Cavali et Brigitte Aubert, les co-auteurs du "*Mensonge de mon père*" autorisent actuellement les enseignants à diffuser le texte de ce roman auprès de leurs élèves.

Cette œuvre, qui a été publiée par *Je Bouquine* en octobre 1997 (n°164, Bayard Presse) puis par *Lire c'est partir*, sera bien évidemment retirée de ce site si l'ouvrage vient à être réédité un jour.

Inspiré par une histoire vraie, le roman raconte un épisode de la vie de Victor, qui habite avec ses sœurs et ses parents dans un deux-pièces à Marseille. La vie de cette famille, dont le père est au chômage, est bouleversée par la visite du grand-père yougoslave. Pas question de le loger dans le minuscule appartement... Le père de Victor préfère le faire dormir dans l'hôtel que tient un de ses amis, et pousse le mensonge jusqu'à lui faire croire qu'il en est le propriétaire. Forcément, cela n'ira pas de soi, car le grand-père se révèle autoritaire et décide de régenter la vie de l'hôtel...



Gisèle Cavali a exercé plusieurs métiers comme ouvreuse de cinéma, animatrice de radio libre ou décoratrice au cinéma. Elle a réalisé plusieurs court-métrages et écrit des scénarii. Elle est l'auteure d'une vingtaine de romans et de nouvelles, principalement pour la jeunesse. Ses dernières publications sont *Cauchemar dans la crypte* (Lire c'est partir), *Seules dans la nuit* (Rageot) et *Le maléfice d'Isora* (Magnard).



Brigitte Aubert a elle aussi débuté dans le cinéma, comme programmatrice, scénariste, dialoguiste et productrice. Elle a écrit une quinzaine de romans policiers pour adultes, mais également des nouvelles et des romans pour la jeunesse, avec Gisèle Cavali. Son roman, *La Mort des Bois* a reçu le Grand prix de Littérature Policière, et *Transfixion* a été adapté au cinéma sous le titre *Mauvais Genre*, par Francis Girod. Parmi ses titres : *La Rose de Fer*, *Requiem Caraïbes* ou *L'Éloge de la Phobie*. *Une Âme de Trop* est son dernier roman.

Son site Web : <http://www.figuresdestyle.com/aubert>

Qu'elles soient vivement remerciées !

Bruce Demaugé-Bost
6 décembre 2006

1

La lettre

C'est vendredi – un vendredi 13 ! – que tout a commencé. Mon père nous a appelés à sept heures du soir par la fenêtre pour qu'on vienne mettre la table :

– Victor ! Juliette !

Nous, on jouait devant l'hôtel de France. Le patron de l'hôtel, Nourid, est un bon copain de mon père : quand il a refait les chambres à neuf, c'est mon père qui a installé toute la plomberie. Ça tombait bien, juste pendant une période de chômage. Mais maintenant, la plomberie est terminée et mon père ne trouve toujours pas de travail. Pourtant, il en cherche tous les jours.

Donc, on jouait avec mes copains et ma sœur, la plus jeune, Juliette. Elle est encore très gentille, elle n'a que huit ans. Mes copains l'ont adoptée comme mascotte : ils disent qu'elle est pratique, parce qu'elle fait toujours la prisonnière qu'on doit délivrer. Ça lui plaît, elle se laisse attacher sans rien dire.

Moi, je trouve qu'elle me colle un peu trop. Souvent, quand elle est prisonnière, j'en profite pour aller voir ailleurs. Je lui dis que j'ai une mission impossible dans la galaxie et que je reviendrai la sauver. Elle peut rester des heures à attendre.

On habite rue Longue des Capucins, c'est juste au cœur de Marseille, à côté de la Canebière et tout près du Vieux Port.

Cette rue, on dit qu'elle est longue parce qu'elle continue même de l'autre côté de la Canebière. Mais Capucins ? Je n'ai jamais su pourquoi on l'appelle Capucins. Une fois j'ai vu un documentaire à la télévision sur des petits singes. Ils s'appelaient des capucins. Depuis, je pense que ma rue, avant, elle était pleine de petits singes. Quand Marseille n'était encore que la brousse sauvage. Comme le fromage qui porte ce nom. Brousse je veux dire. Mais là, je m'éloigne vraiment de l'histoire que je veux raconter.

La rue Longue des Capucins, c'est la rue du marché, là où il y a le plus d'africains, de Chinois et de gens venus d'un peu partout. Moi, serbo-bosniaque et algérien par mes origines, mais né en France avec l'accent de Marseille, je passe inaperçu ici. Mes sœurs aussi.

On a un petit deux-pièces avec un balcon au sud. Les W.C. sont dans une cabane, sur le balcon. Il y a toujours du soleil. C'était parfait quand mes parents y vivaient tous les deux en amoureux. Avec trois enfants, ça fait un peu juste et mes parents parlent souvent de chercher autre chose. J'espère que non, parce que j'aime mon quartier.

Je dors dans la chambre avec mes sœurs, mais j'ai un lit pour moi tout seul tandis que Dora et Juliette dorment dans le même lit. Mes parents ouvrent le canapé lit du salon-salle à manger tous les soirs. Il faut reculer la table pour l'ouvrir.

Mon père, il a rencontré ma mère il y a dix-sept ans, mais ils sont restés deux ans fiancés, parce qu'elle était algérienne des quartiers Nord, et ses frères, ils n'étaient pas d'accord pour qu'elle épouse un infidèle.

Les quartiers Nord, à Marseille, c'est des quartiers où même les ambulances, elles n'osent pas entrer. Si elles entrent, elles ne ressortent plus parce qu'elles n'ont plus de roues. Enfin c'est les histoires qu'on raconte, moi, je ne l'ai jamais vu. Je suis souvent rentré et sorti, dans l'Autobianchi de mon père, il ne s'est jamais rien passé. Peut-être que les ambulances, elles ont quelque chose de spécial.

Mon père, il a mis deux ans à essayer d'expliquer aux frères de ma mère, que sa mère à lui aussi, elle était musulmane, même s'il n'était pas algérien. Mais ils n'ont jamais voulu comprendre, et comme ça ne s'arrangeait pas, finalement c'est ma mère qui a réglé le problème à sa façon. Dès qu'elle a travaillé comme secrétaire et qu'elle a eu vingt et un ans, elle a fait une fugue.

Ça a bardé au début et plus personne ne se parlait et puis quand ma sœur, Dora, est née, ma grand-mère « Tajine », elle a pris l'autobus et elle est allée voir ma mère à l'hôpital.

C'est donc elle, qui a rompu la glace. C'est elle qui a gagné. Chaque fois qu'on fait une fête, à la maison, quelqu'un raconte cette histoire. C'est comme ça que je sais maintenant que quand ça va mal en politique, il vaut mieux demander aux femmes d'arranger ça.

Bref, ce soir-là, quand mon père a appelé, on a dit au revoir aux copains et on est montés. Ça sentait bon les patates qui rissolaient dans la poêle.

Ma mère est arrivée du travail. Comme d'habitude, elle nous a fait la cérémonie des fricassées de museau, des bisous et des embrassades. Ça commence entre mon père et elle, et ça finit avec Juliette. Quand j'étais petit, j'aimais bien, mais maintenant, je suis trop vieux, ça ne me plaît plus. C'est pas pour les garçons, tous ces câlins. Je lui dis que ça mouille, que ça me dégoûte. Ça la fait rire ! Dora, ma sœur aînée, elle n'en veut plus non plus. Elle a treize ans, elle trouve que les baisers, ça fait cruche.

Ma mère apportait le courrier qu'on avait oublié en bas, dans la boîte aux lettres cabossée. Et au milieu des factures d'EDF et des prospectus de la Redoute,

elle a brandi une lettre :

– Zoran, c'est pour toi !

C'était une lettre par avion, blanche avec les bords bleus et rouges. Il y avait un timbre étranger et l'adresse était écrite d'une superbe écriture pleine de fioritures. Mon père a dit :

– Tiens, une lettre d'Otac.

Otac, c'est le père de Zoran, mon père. C'est mon grand-père, quoi... Ça veut dire « le père » en yougoslave mais je ne sais pas si on peut toujours dire que c'est du yougoslave, puisqu'il n'y a plus vraiment de Yougoslavie.

Le père de mon père, Otac si vous préférez, il est né dans le Monténégro. Sa femme, c'est-à-dire ma grand-mère, avant de mourir l'an dernier du cœur qui s'arrête, elle était musulmane, comme la mère de ma mère. Mais elle, c'était une musulmane bosniaque. Pourtant, la mère de mon grand-père, elle était serbe !

Tout ça, c'est une salade russe qu'on appelle maintenant l'ex-Yougoslavie, mais surtout ça fait que mon père, il n'a jamais su ce qu'il est exactement.

De toute façon, ça fait vingt ans qu'il est en France. À Marseille.

Quoi qu'il en soit, c'était bizarre, cette lettre, car Otac n'écrit jamais, même à Noël. On a commencé à manger, et mon père a parcouru la lettre des yeux. Il a eu l'air heureux et puis tout d'un coup, son front s'est plissé et il est devenu soucieux. Il a marmonné :

– Mais... Où on va le mettre ?

On s'est demandé de quoi il parlait. Ma mère n'a rien dit, elle l'a juste regardé un long moment avant de se mettre à déguster ses patates grillées.

Plus tard, après la télé, elle nous a couchés. Enfin, elle est venue nous dire bonsoir. Avant qu'elle ne referme la porte, je l'ai entendu demander à mon père qu'il lui traduise la lettre. Je suis malade de curiosité et je ne supporte pas qu'il y ait des secrets dans la famille. Je me suis donc levé doucement et j'ai entrouvert la porte de séparation.

Mon père finissait de déplier le canapé, le lit était déjà tout fait à l'intérieur. Il a installé les oreillers et il s'est faufilé entre les draps. Et pendant que ma mère était dans la salle de bains, il a relu la lettre, en remuant un peu les lèvres. Je pense qu'il cherchait à traduire des morceaux. Dès que ma mère est revenue et qu'elle s'est glissée à ses côtés, il a commencé, avec des hésitations car il cherchait la meilleure traduction :

– Leila, tu écoutes ? « *Mon fils, ça fait longtemps que tu es parti et que j'attends de te revoir avec de plus en plus d'impatience dans mon cœur. Je sais que tu as beaucoup de travail en France...*

Du travail ? Il n'avait pas dû lui dire qu'il était au chômage. C'est normal, ça ne lui aurait pas fait plaisir.

– ... *Tu trouves déjà le temps de m'écrire et c'est beaucoup. Mais le temps pour moi se raccourcit de jour en jour et me rapproche de ma mort...*

Il faut sûrement être vieux, très vieux, pour penser ça !

– ... *Et nous ne savons pas ce que les événements nous réservent ici...*

Là, Otac parle de la guerre en Yougoslavie, une guerre qui normalement est finie, mais qui sait ?

– ... *C'est pourquoi j'ai pris la décision de franchir les frontières et de venir à toi, avant qu'il ne soit trop tard...*

Otac va venir ! Je vais enfin le connaître ! Mon grand-père ! Ça alors ! Il paraît qu'il est grand comme un géant et qu'il pouvait soulever un âne à lui tout seul quand il était jeune.

– ... *Je pourrai ainsi voir où tu habites, connaître ta femme et tes enfants, et rentrer mourir au pays, le cœur en paix* ».

J'ai vu mon père faire une petite grimace comme pour s'excuser. Il s'est tourné vers ma mère.

– Tu dois le trouver un peu mélodramatique, non ? Ça doit être l'écrivain public qui a écrit à sa place. Parce que, lui, il n'a jamais su écrire, tout juste signer. Et il sait à peine lire.

– Il doit être ému, Zoran, et c'est bien normal qu'il ait envie de te voir après tout ce temps.

– D'accord, mais je me demande où on va le mettre.

– On posera le matelas de Victor par terre, ça fera deux places au lieu d'une. Il dormira sur le sommier.

– Avec les enfants, tous ensemble dans la chambre ? Serrés comme des sardines ? Non, c'est impossible... Il est quand même très vieux. Il peut espérer un peu plus de confort chez son fils !

– J'ai une idée, Zoran. On n'a qu'à l'installer à l'hôtel de France, chez Nourid. Il t'aime bien, Nourid. Je suis sûr que pour ton père, il nous fera un prix.

Là, je ne sais pas ce qui s'est passé mais mon père s'est mis à crier, alors que ça ne lui arrive jamais.

– Tu es folle, Leila ? Tu ne comprends pas que si son fils le mettait à l'hôtel, il en mourrait de honte ? C'est quelque chose qui t'échappe, ça ? La fierté d'un père pour son fils ? Le respect du fils pour son père ? En tout cas chez nous, ça ne se fait pas ! On ne met pas son père à l'hôtel avec des étrangers à la famille.

– Mais, Zoran, on est en France, au XX^e siècle ! Ici, c'est normal et simple de mettre son père à l'hôtel si on n'a pas de place pour l'accueillir ! Il aura tout le confort et il sera beaucoup plus à l'aise !

– Écoute, ne fait pas l'innocente, tu comprends très bien ce que je veux dire ! D'ailleurs, je vois mal tes frères mettre ton père à l'hôtel !

– Ils ne risquent pas, ils habitent déjà tous ensemble !

– Ne détourne pas la conversation ! Tu vois, tu fais exprès de ne rien comprendre !

Ma mère s'est énervée, elle aussi :

– Bon, alors ? Où tu veux le mettre ?

Mon père a regardé autour de lui d'un air abattu. J'imaginai ce qu'il voyait : la table basse glissée sous la télé, la grande table poussée contre le buffet, les habits posés sur les chaises, les chaises coincées par le canapé déplié qui bloquaient la porte de l'armoire à glace... Même plus quinze centimètres pour passer !

Il a poussé un soupir et il a éteint la lumière en murmurant :

– Je n'en sais rien...

J'ai repoussé la porte sans bruit et je suis revenu me glisser dans mon lit. Je cherchais désespérément une solution pour que mon grand-père vienne nous voir sans que ce soit la honte. Je n'en trouvais aucune.

Pour la première fois, je me rendais compte que notre maison était vraiment petite.

2

Hôtel de France

Le lendemain matin, j'avais de la fièvre et maman n'a pas voulu que j'aille à l'école.

Elle m'a dit de rester au lit et je me suis rendormi aussi sec de tout le sommeil que j'avais en retard. J'entendais en dormant mon père qui allait et venait dans l'appartement pour faire le ménage, les lits et la vaisselle d'hier soir.

Je ne sais pas pourquoi, mais plus il faisait de raffut et plus je me sentais bien dans ma torpeur, en sécurité.

Et puis brusquement, je n'ai plus entendu aucun bruit et ça m'a réveillé en sursaut. J'ai commencé à paniquer et à chercher dans tout l'appartement où pouvait bien être mon père. Je n'ai pas eu besoin de chercher bien loin vu que l'appartement, il est tout petit, comme vous le savez. Il n'était nulle part. Il était sorti.

Ce n'est pas que je ne suis jamais tout seul à la maison, mais là, je ne sais pas pourquoi, ça m'a donné envie de pleurer. Ça devait être la fièvre qui me jouait un sale tour, comme si elle me faisait redevenir bébé.

Je suis retourné dans mon lit en retenant mes larmes et je me suis rendormi. Le cliquetis des clés dans la serrure m'a réveillé. C'était mon père qui revenait.

Il est venu voir comment j'allais et je lui ai dit que j'avais faim. Il a pris ma température. La fièvre était complètement tombée et il m'a préparé un super petit déjeuner avec des œufs au plat. Ça ne m'a pas gêné vu qu'il était midi moins le quart et que lui aussi, il mangeait des œufs pour son repas de midi.

Il m'a dit que les Anglais, ils mangent des œufs tous les matins, et aussi des saucisses et du jambon, et que je vais apprendre ça l'an prochain, quand je vais rentrer en sixième, étant donné que je prends l'anglais comme langue, puisque c'est obligatoire au collège.

Je lui ai demandé :

– Quand est-ce qu'il vient, Otac ?

Il m'a regardé, abasourdi.

– Qui t'a dit qu'il venait ?

– Personne, j'ai rêvé qu'il arrivait par avion et qu'il dormait à l'hôtel de France.

Je ne mentais pas : c'est vrai que j'avais rêvé ça, à cause de la lettre ! Mais je ne pouvais pas lui dire que je les avais épiés hier soir.

– Ça alors ! C'est marrant parce que justement, la lettre qui est arrivée hier, c'était une lettre de ton grand-père. Il va venir nous voir. Et il va peut-être dormir à l'hôtel de France ! Je suis allé en parler ce matin à Nourid, je lui ai proposé quelque chose...

Il a réfléchi :

– Allez, habille-toi vite si tu veux venir avec moi, il faut que je retourne voir Nourid.

J'ai enfilé mon pantalon en vitesse : ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de me balader avec mon père !

On est sortis dans la rue grouillante de monde, et tellement éclatante de soleil que j'avais mal aux yeux. On a fait quelques pas et on est rentrés dans le hall de l'hôtel de France.

Nourid, le patron, était assis derrière le comptoir, occupé à regarder la télé portable qu'il a installée pour ses heures de garde. Son chat, Barthez, était couché en rond sur le registre, la tête enfouie dans ses pattes. Il n'y avait que ses moustaches qui dépassaient.

Quand Nourid nous a vus entrer, il s'est levé et il m'a salué en me frottant la tête :

– Alors, Victor ? Tu es malade ? Tu as encore fait la bringue hier soir ?

– Non, monsieur Nourid...

– Tu te rends compte, Zoran, il y a un type qui vient de gagner quarante-quatre millions de francs au loto ! Tu te rends compte ? Quarante-quatre millions !

Nourid, c'est l'arabe le plus marseillais que je connaisse. Il est né rue Paradis, sa mère était chanteuse italienne à l'Alcazar. Il n'a jamais connu son père mais il sait qu'il était arabe parce que sa mère lui a donné son prénom. Elle lui a légué aussi l'hôtel de France qu'elle avait acheté sur la fin de sa vie avec ses économies.

Mais mon père n'avait pas envie de parler des quarante-quatre millions et il lui a lancé :

– Alors, tu as réfléchi ?

– Réfléchi, réfléchi... Et moi, qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps ?

– Rien ! Pour une fois, tu vas te reposer ! Je te remplace au comptoir, je note les entrées, les sorties, les réservations, et j'encaisse. Tu en profiteras pour faire les comptes et pour dormir. Ça tombe bien, je n'ai pas de boulot en ce moment !

Je ne comprenais rien à cette conversation et je la trouvais très mystérieuse. Nourid n'avait pas l'air vraiment ravi. Il faisait la grimace.

– Tu es sûr que c'est la seule solution ? Pourquoi tu ne lui dis pas tout simplement la vérité ? Que c'est trop petit chez toi et que tu le mets et à l'hôtel ? Moi, je n'aime pas beaucoup les embrouilles !

– Non ! Mais vraiment, vous ne comprenez rien, tous autant que vous êtes ! C'est pas vrai, ça ! Puisque je te dis qu'il en mourrait ! C'est beaucoup plus simple de lui dire que l'hôtel m'appartient !

Alors là, les bras m'en sont tombés ! Lui dire que l'hôtel lui appartient ? Mais il est fou ou quoi ? Mon père allait faire cet énorme mensonge à son père ?

– Allez, Nourid, dis oui ! C'est juste pour quinze jours ! Allez rhouïa, Nourid ! Je t'ai fait toute la plomberie prix d'amis, tu me dois bien ça !

– Ça ne me plaît pas beaucoup cette histoire ! Non, vraiment ! Je le sens pas... Je le sens pas...

Il y avait dans ses derniers mots un ton d'acceptation. Mon père a hurlé de joie et il lui a donné un grand coup sur l'épaule.

Après, il m'a emmené faire un tour sur le Vieux Port. Il a essayé de m'expliquer qu'il y a quelquefois des mensonges qui font du bien et qu'on ne peut pas toujours dire la vérité à son vieux père parce que ça lui ferait trop de peine.

J'avais plutôt l'impression que le plus important pour lui, c'était de ne pas perdre la face devant Otac.

Mon père m'a payé un Kinder sur la jetée, et on a regardé les bateaux un long moment en parlant de grands navigateurs.

Parce qu'il se trouve que le plus célèbre de tous, c'est justement un Marseillais. Il s'appelait monsieur Pithéas. Il était parti de ce même Vieux Port qui était devant nous, il y a des milliers d'années, quand Marseille n'était déjà plus une brousse avec des capucins, mais déjà une grande ville, même si elle ne s'appelait pas encore Marseille, mais Massalia. Et le Vieux Port, il n'était pas encore vieux, même si c'était le même, il s'appelait juste le port.

Monsieur Pithéas, il avait découvert les terres du Grand Nord. Il paraît qu'il avait eu bien peur quand il avait vu l'Atlantique, à cause des marées. Parce que la mer se retire tous les soirs, et ça ne fait pas ça chez nous, en Méditerranée. Il avait cru que toutes les mers du monde allaient ne jamais s'arrêter de se retirer maintenant, et qu'il n'y aurait plus ni mers, ni océans.

Moi, ça ne m'arrivera pas, parce que j'ai appris à l'école qu'il y avait des marées. Je serais donc avantagé si je décide un jour d'être un grand navigateur comme lui.

Ce soir-là, en rentrant, mon père a dit à ma mère que tout était arrangé et devant son air interrogateur, il lui a fait signe qu'il lui expliquerait plus tard.

Il avait fait une tarte aux pommes pour fêter ça, et on s'est tous régalés, sauf Juliette qui n'aime pas la tarte aux pommes et qui a passé son temps à enlever les pommes pour manger seulement la pâte.

3

L'aéroport

L'avion d'Otac devait arriver le dimanche de la semaine suivante. Je ne tenais plus en place. J'étais excité comme une puce et Juliette imitait tous mes gestes, ce qui a vite rendu ma mère folle. Elle m'a d'abord grondé, par trop fort, en me demandant de prendre exemple sur Dora : elle, au moins, elle était normale ! Évidemment, Dora se fichait complètement de la venue d'Otac. Elle ne pensait qu'à ce qu'elle allait mettre pour la boum de sa copine, vendredi prochain.

Ma mère avait invité toute sa famille, et mes deux grands-pères allaient se rencontrer pour la première fois. C'était aussi important pour nous que la rencontre à Washington de Yasser Arafat avec le président d'Israël.

Vers dix heures, grand-mère Tajine est venue l'aider à préparer le couscous. Je l'appelle grand-mère Tajine parce qu'elle me fait toujours du tajine quand je vais la voir. C'est un plat spécial avec de l'agneau, des amandes et des raisins secs. On ne sait pas si c'est un plat ou un dessert tellement c'est doux dans la bouche.

Mon père a proposé de m'emmener avec lui à l'aéroport pour accueillir Otac. Juliette a fait une scène pour venir avec nous, mais ma mère a dit que ça nous ferait du bien d'être un peu séparés parce qu'on n'était pas tenables ensemble aujourd'hui. Juliette s'est enfermée dans la chambre pour pleurer. J'ai eu peur que son désespoir finisse par attendrir ma mère, alors je suis allé la consoler : je lui ai prêté mes « Pogs » de l'O.M. qu'elle adore et que je refuse de lui prêter d'habitude. Ça l'a calmée, et mon père et moi, on a pu partir tranquille.

Dans la rue, il s'est arrêté devant l'hôtel de France. Il a glissé la tête par la porte et il a crié :

– Oh, Nourid, n'oublie pas, huit heures ce soir, hein ?

– Ça va ! a répondu Nourid.

Nourid était invité à la fête, lui aussi ! Décidément, on allait être compressés comme des sardines dans le salon à coucher de mes parents...

Nous avons récupéré l'Autobianchi au parking, et nous sommes partis. C'était la première fois que je dépassais les quartiers Nord pour aller jusqu'à Marignane. J'adore ce chemin, avec d'un côté la mer et de l'autre la montagne. On voit la mer de haut et on longe d'abord les docks de la Joliette jusqu'à l'Estaque, avec les cargos bien rangés et les immenses grues prêtes à décharger les marchandises qu'ils ont dans le ventre.

Entre les quais et l'autoroute, il y a des kilomètres de voies ferrées, pour que les marchandises arrivées à Marseille partent tout de suite dans toute l'Europe. Si on tourne la tête de l'autre côté, on voit une falaise escarpée, blanche, avec quelques touffes d'herbe. Tellement sauvage qu'on s'attendrait à voir un capucin sauter de buisson en buisson.

Marignane, c'est un aéroport tout neuf, avec des escalators partout. Mon père a pris un chariot en marmonnant :

– Je le connais, il va sûrement être chargé.

On a demandé où arrivait l'avion de Trieste, parce qu'Otac avait expliqué dans sa lettre qu'il prenait un billet au départ de Zagreb, mais qu'on les emmenait en autobus à Trieste. Un monsieur nous a dit qu'il suffisait de regarder sur les écrans à « Arrivée », pour savoir à quelle porte on devait se rendre.

On a attendu un moment devant la porte 4 et tout d'un coup, j'ai senti mon père devenir bizarre. Son visage a pâli, puis rougi, et ses yeux se sont remplis de larmes. J'ai suivi son regard et là, j'ai vu Otac. Je l'ai reconnu d'après la photo qui est accrochée dans le salon. Même s'il n'était pas aussi colossal que je l'imaginai, il était vraiment très grand !

Il avait un costume noir avec une chemise blanche et une cravate rouge foncé. Il dépassait tout le monde d'une tête, et en plus, il portait un chapeau à l'ancienne, noir, comme on en voit dans les vieux films policiers. Sauf que sur lui, ça ne faisait pas détective mais plutôt vieux grand-père. Il marchait avec une superbe canne à pommeau.

Quand il a vu son fils, il s'est mis à pleurer lui aussi, et ils sont restés un long moment dans les bras l'un de l'autre. Jamais je n'aurais cru que des hommes, grands comme ça, pouvaient pleurer comme des bébés. J'avais un peu honte et je regardais à droite et à gauche pour voir si on nous remarquait.

Mais je me suis rendu compte que beaucoup de gens faisaient comme nous : ils s'embrassaient en pleurant. Il faut croire que les aéroports, on n'y vient pas seulement pour voyager. On y vient aussi pour la tristesse.

Les larmes de mon grand-père et de mon père, c'était plutôt des larmes de joie. La joie des

retrouvailles. Mais dans cette joie, il y avait aussi le regret de la séparation et la douleur de la vie qui n'est pas toujours comme on l'a rêvée.

Je réfléchissais à tout ça quand mon grand-père m'a aperçu. Il a posé une question à mon père et il m'a regardé d'un air émerveillé. On aurait dit qu'il avait brusquement trouvé le trésor de Barbe Rouge. Il m'a attrapé et il m'a fait tourner en l'air comme un avion. Personne ne m'avait plus fait ça depuis que j'avais cinq ans et ça m'a un peu vexé. Il l'a senti et il m'a reposé à terre.

Ensuite, il a sorti une boîte de sa poche et il me l'a tendue. C'était une vieille boîte en bois avec un jeu d'échecs à l'intérieur. Il a demandé quelque chose à mon père qui a répondu non. Il a eu l'air contrarié.

Mon père m'a dit :

– En Yougoslavie, tout le monde joue au échec. Otac n'est pas content parce que je ne t'ai pas appris.

Mon grand-père m'a fait un grand sourire en me frottant la tête, et il a baragouiné quelques mots avec beaucoup de gestes. J'ai compris qu'il avait décidé de m'apprendre à jouer au échec. La barbe !

Nous sommes allés chercher ses bagages.

Mon père ne s'était pas trompé : mon grand-père avait dû remplir la moitié de la soute à lui tout seul. Il avait apporté une énorme vieille malle en osier, fermée avec des bouts de ficelle, deux valises toutes cabossées, et trois cartons de marchandises, scotchés de partout. Il expliquait à mon père que c'était ma tante qui avait tenu à lui envoyer de la nourriture du pays. Mon père a marmonné en yougo et il s'est tourné vers moi pour m'expliquer ce qu'il avait répondu : on avait assez à manger à Marseille.

On a attaché la malle sur le toit de l'Autobianchi, et on a casé le reste entre le petit coffre, qui est resté ouvert, et les sièges arrière. Je me suis coincé comme j'ai pu, entre les cartons. Mon grand-père voulait que je m'assoie à l'avant avec lui, mais mon père est strict avec ça, je n'ai jamais le droit de m'asseoir devant.

Dans la voiture, j'ai compris, quand mon père s'est raclé la gorge, qu'il allait enfin proférer le mensonge si bien préparé. Ça a marché immédiatement. J'ai vu mon grand-père rosir de plaisir et de fierté. Il regardait son fils avec admiration. C'était sûr, il croyait qu'on était riches et qu'on avait acheté un hôtel.

Je ne savais plus où me mettre pour qu'il ne voie pas la honte sur mon visage. Et puis il a parlé d'un ton sec à mon père en regardant droit devant lui.

Mon père m'a traduit :

– Je lui ai dit qu'on avait acheté l'hôtel à crédit. Et je lui ai demandé s'il voulait bien y dormir dès ce soir.

Il est très fier, mais il a demandé qu'on lui donne la chambre la plus petite et la plus moche. Il dit qu'il faut garder les belles pour les clients.

J'ai bien vu que mon père était soulagé que son mensonge ait si bien pris, mais qu'il portait quand même un poids sur les épaules.

On a passé beaucoup de temps à déballer les cadeaux de ma tante : du pastrami, des feuilletés au fromage, du pain de campagne, un gâteau de pâte d'amande, et encore des tas d'autres choses en bocaux, des confitures, du miel et des conserves de tomates qu'elle fait elle-même.

Mon père était ému de retrouver la nourriture de son enfance. En fait, on était tous émus : on savait qu'il n'y avait pas toujours à manger là-bas.

La soirée de fête s'est bien déroulée. Mon grand-père n'arrêtait pas de chanter avec mon père des chansons du pays sur les retrouvailles. Et il lui donnait des nouvelles de sa famille, là-bas, de ses frères et sœurs, neveux et nièces, cousins et cousines. Mon père traduisait pour tout le monde et à chaque fois qu'il y avait une bonne nouvelle – une naissance, un succès, un mariage ou un nouveau logement – on applaudissait tous.

Nourid était là aussi. On l'avait présenté comme un employé de l'hôtel. Il regardait Otac avec curiosité et il n'arrêtait pas de rigoler bêtement. Je crois qu'il était déjà dépassé par toute cette histoire. Le couscous, qui était une nourriture nouvelle pour Otac, était délicieux, et ma grand-mère avait fait spécialement pour moi une part de Tajine.

Ce soir-là, je me suis endormi le ventre plein à craquer, en pensant à mon grand-père qui devait dormir tout fier, dans sa chambre d'hôtel.

4

Le règne d'Otac

Les ennuis ont commencé presque tout de suite.

Les premiers jours, mon grand-père était plutôt timide avec les employés de l'hôtel, et puis très vite, c'est devenu un vrai tyran : il trouvait que rien ne se passait comme il fallait.

Il avait une idée très précise du rôle du père d'un patron d'hôtel. Il surveillait le travail de chacun et il passait le reste de son temps assis devant l'hôtel. Il comptait le nombre de clients, il incitait les gens hésitants à rentrer, bref, il était infernal.

Comme j'allais à l'école, je ne m'étais rendu compte de rien. Mais le mercredi, je suis resté avec lui devant l'hôtel, parce qu'il voulait m'apprendre à jouer aux échecs. J'ai tout de suite compris l'ambiance générale, et je me suis demandé combien de temps Nourid allait supporter d'être traité comme un moins que rien alors que c'était lui, le patron de l'hôtel.

Mon père était tous les jours à son poste, dans le hall, derrière le comptoir.

Au début, Nourid s'était réfugié dans un fauteuil du hall avec un vague livre de comptes, un pastis sur la table basse à côté de lui, et son chat, Barthez, sur les genoux. Il somnolait toute la journée en faisant semblant de compter.

Mais très vite, Otac y avait remédié en dénichant un balai qu'il lui avait fourré dans les mains. S'il ne voyait pas Nourid avec ce balai quand il le croisait, il entraînait dans une terrible colère en yougo. Barthez ne comprenait rien à tous ces changements, et il se fatiguait beaucoup à jouer avec le balai de Nourid. Il était habitué à être toujours collé à lui, comme Juliette à moi.

Le samedi après-midi, Otac m'a demandé de venir le chercher à l'hôtel : il voulait que je lui fasse visiter le Vieux Port mais il avait peur de se perdre.

Quand je suis arrivé dans le hall, j'ai surpris une conversation entre mon père et Nourid.

Nourid était avec son balai, Barthez sur son épaule, et il se plaignait à mon père qui était au comptoir :

– J'en peux plus, Zoran ! Il passe son temps à vérifier comment on fait le ménage et si Aïcha change bien les draps ! Et il déménage tous les meubles de place ! Dans sa chambre, encore, je ne dis pas... Mais dans tout l'hôtel ! En plus, il s'installe dans la cuisine et il surveille les petits déjeuners !

– Oui, je sais, je sais ! Seulement... Écoute, Nourid, tu as accepté : tu dois comprendre que je ne peux plus faire marche arrière ! D'ailleurs, il est pareil avec moi ! Il me reproche d'arriver trop tard et de partir trop tôt. Et tous les jours, il me donne un compte-rendu de ce que vous avez fait dans la soirée ! Il dit qu'il y en a qui ne font rien...

Nourid a paru intéressé. Il a demandé :

– Ah oui, et qui ?

– Eh bien... Toi par exemple, a lancé mon père d'un ton malicieux. Il paraît que tu es un vrai fainéant et que tu traînasses toute le temps.

Nourid a eu l'air d'abord contrarié puis il a éclaté de rire. Ça a réveillé Barthez. J'ai été rassuré de voir que Nourid continuait à avoir le sens de l'humour. J'ai pensé qu'il pourrait tenir encore un moment.

Mon père et lui riaient tant qu'ils pouvaient, quand brusquement, ils se sont arrêtés. Otac était apparu en haut de l'escalier et il les regardait d'un œil noir.

Ils ont fait semblant de s'affairer. Mon père s'est plongé dans le registre, et Nourid s'est mis à balayer juste devant le comptoir. Barthez a sauté par terre, dérangé par les mouvements de Nourid, et il a filé sous un fauteuil.

Mon grand-père est passé en maugréant devant eux et il est sorti au grand air en me tapotant la tête. Puis il a frotté son ventre et il m'a conduit lui-même vers l'épicerie de la rue Longue, à cent mètres de chez nous. Il y avait un copain qui jouait devant l'épicerie alors j'ai discuté un peu avec lui en laissant

mon grand-père se débrouiller tout seul avec le patron. C'est un Italien-Parisien qui s'appelle Mario. Il y avait une épicerie à la Bastille qu'il a vendue pour des raisons de santé pour venir s'installer au soleil.

Au début, tous les gosses du quartier l'appelaient : « Parigot tête de veau, Parisien tête de chien », à cause de son accent tellement fort qu'on ne comprenait rien à ce qu'il disait.

Et puis il nous a tous achetés à coups de bonbons. Il a arrosé tout le quartier de bonbons, et finalement, on l'a adopté.

Il est plutôt bavard. Il a fait la conversation un bon bout de temps à Otac avant de se rendre compte que mon grand-père ne comprenait pas un mot de français. Mais Otac a bien vu ses efforts d'amabilité, et il a voulu entretenir le dialogue. Il montrait l'hôtel de France et il répétait :

– Hôtel... Hôtel de France... Je... Fils... À moi...

Mario lui a fait répéter plusieurs fois pour être sûr d'avoir bien compris, puis il a hoché la tête d'un air sceptique en marmonnant :

– Vous êtes le père de Nourid ?

Et il a rajouté encore plus bas :

– Ça m'étonnerait... Enfin...

Moi, je n'ai rien dit. Je préférerais que mon grand-père passe pour un fou ou un idiot plutôt que mon père passe pour un menteur.

Otac était tout content. Il croyait que Mario avait compris et qu'il ne le considérait plus comme un vulgaire étranger de passage mais comme le père du riche propriétaire de l'hôtel de France.

On s'est éloignés main dans la main et on est allés manger les bananes et les tomates qu'il avait achetées à l'épicerie, en regardant les bateaux. Je lui lisais le nom de chaque voilier qui passait.

Ensuite, Otac a voulu rentrer à l'hôtel pour jouer aux échecs. On s'est installés devant la porte, et il m'a donné une nouvelle leçon. Au milieu de la partie, il a commencé à s'agiter, à me faire des signes, comme s'il voulait écrire. C'était bizarre pour quelqu'un qui ne sait pas écrire !

Je n'y comprenais rien et j'allais appeler mon père quand j'ai vu Ranko qui passait par là. Ranko est un yougo comme nous, mais lui, c'est un croate ! Il dit que à part les Croates, il n'y a rien de bon en Yougoslavie. Enfin ex...

– Bonjour, Monsieur Ranko !

– Salut bonhomme, comment va ?

– Ça va bien... Je vous présente mon grand-père : il est venu de Yougoslavie pour nous voir !

Otac et lui, ont entamé une conversation dans leur langue. J'ai vu qu'Otac s'animait et qu'il montrait

l'hôtel. Ranko le regardait d'un air sceptique mais poli, puis il s'est adressé à moi.

– Alors, ton père se lance dans l'hôtellerie ?

Je n'ai pas répondu. J'ai fait semblant d'être très intéressé par la partie d'échecs et de réfléchir en sifflotant.

Ils ont continué à parler, puis Otac s'est levé et ils sont partis ensemble. J'ai vite rangé le jeu d'échec dans l'hôtel et je leur ai couru après.

Ils sont allés d'abord dans une papeterie, où Ranko a acheté un bloc, des enveloppes par avion et un stylo Bic qu'Otac a payés. Ensuite, ils sont entrés au café de la Marine.

Je me suis glissé prêt d'eux et Ranko m'a payé un « radeau ». C'est de la limonade avec une tranche de citron qui flotte, comme son nom l'indique.

Ranko s'est mis à écrire ce qu'Otac lui dictait. Je les ai observés sans rien dire, mais à la fin, quand Otac a signé, je n'ai pas pu m'empêcher de demander :

– Qu'est-ce que vous avez écrit, Monsieur Ranko ?

Il m'a regardé d'un air de se demander si on pouvait me faire confiance.

– Tu ne diras rien à ton père ? C'est une surprise !

Les yeux d'Otac brillaient.

– Promis !

– Voilà. Ton grand-père trouve que les employés de ton père sont trop paresseux. Il dit que pour réussir une affaire pareille, il faut travailler en famille. Alors il m'a fait écrire une lettre pour demander à tes oncles, à tes tantes et à leurs enfants de venir habiter en France, pour aider.

Ranko avait l'air de trouver ça très drôle, cette petite histoire. Il me regardait en souriant.

J'ai essayé de ne rien laisser paraître et j'ai dégluti un grand coup. Quoi ? Faire venir la famille ! Alors qu'on avait déjà pas su où loger Otac ! La tête de mon père, en voyant tout ce monde arriver ! Et la tête de Nourid, s'il apprenait qu'il allait être viré de son propre hôtel ! Lui qui croyait qu'Otac partait la semaine prochaine !

Je souriais pour me donner une contenance, et je carburais pour essayer de trouver une solution ! Il fallait à tout prix que je sauve mon père de cette situation ! Mais comment faire ? Tout dire à Otac ? Toute la vérité, le mensonge et tout ?

Non ! Je ne pouvais pas faire ça à mon père ! Ce serait lui faire perdre la face, avouer son mensonge, avouer qu'il n'avait pas plus d'hôtel que de mouettes en conserve ! Il serait déshonoré à jamais.

Pendant que Ranko écrivait l'adresse sur l'enveloppe, je continuais à réfléchir à cent à l'heure.

Et si je disais la vérité à Otac en lui demandant de garder le secret ? Mon père n'en saurait jamais rien et il ne perdrait par la face.

Mais ce dénouement ne me plaisait pas non plus. Ce serait une trahison ! Non... Ce n'était pas la solution ! À vrai dire, j'avais envie de quelque chose de plus héroïque, je désirais prendre un risque pour mon père.

Et puis j'ai eu une illumination :

– Monsieur Ranko, si vous voulez, je peux aller la poster, la lettre. Comme ça mon grand-père ne se dérangera pas !

Je m'étais dit que ça me ferait gagner du temps et que je trouverai une idée en route.

Ils ont été d'accord. Je suis donc parti avec la lettre et un billet de 100 francs pour la poster en urgence pendant qu'ils continuaient à discuter du pays. Ranko m'a crié de loin que je pouvais garder la monnaie.

Bien sûr en chemin, je réfléchissais, mais je suis tombé sur une bande de copains qui râlaient parce que Juliette les collait depuis le début de l'après-midi. Elle voulait jouer avec eux et ils essayaient de la semer. Cette histoire m'a occupé un moment, suffisamment pour que j'oublie la lettre.

Quand j'y ai repensé, je suis allé à la poste, mais il était trop tard, elle était fermée. Je me suis dit que c'était un signe du destin et que cette lettre, il ne fallait pas la poster.

Je suis allé par les cabanes à sandwiches sur le cours Belzunce et je suis revenu au café de la Marine avec des « chichis-frigis ». Ce sont des beignets marseillais longs et en torsades, bien gras. Mon grand-père en raffole depuis que je les lui ai fait découvrir. Ranko était parti.

On s'est régalez et on est rentrés à l'hôtel, la lettre bien au chaud dans mon pantalon, et le billet plié en tout petit pour que personne ne le voie.

5

Le Départ

Les jours ont passé... Je ne sais pas pourquoi, j'ai carrément oublié la lettre ! Je l'ai *oubliée* ! J'ai joué aux échecs avec Otac, je suis allé à l'école, j'ai fait l'idiot avec mes copains et Juliette, j'ai mangé, j'ai dormi, j'ai rigolé, et j'ai *oublié* la lettre et le billet qui dormaient dans la poche de mon pantalon rouge !

Un vendredi après l'école, je traînais dans le hall de l'hôtel qui était devenu ma salle de jeu. Après tout, j'étais le fils du propriétaire ! J'essayais quelques combinaisons d'échec pendant que mon père et Nourid se prélassaient dans les fauteuils. Ils savouraient à l'avance le départ de mon grand-père. Barthez dormait profondément sur les genoux de Nourid.

– Heureusement qu'il part se promener de temps en temps ! Tu te rends compte, s'il était tout le temps là ? disait mon père.

– Tu as raison ! Je compte les heures qui restent avant le grand jour, lui a répondu Nourid.

Il était rêveur.

– Finalement ça n'a pas été si dur ! Bientôt, on en rira.

Et puis soudain, il est devenu soucieux :

– Il y a juste une chose qui m'inquiète...

– Quoi ?

– Sa valise...

– Quoi, sa valise ?

– Tu trouves pas ça bizarre, toi, qu'il n'ait pas encore fait sa valise ? Il part bien après-demain, non ?

– Lundi matin, à huit heures ! Mais ne t'inquiète pas, il va sûrement la faire...

Il n'a pas pu finir sa phrase car Otac est arrivé par surprise. Quand il les a vus affalés dans les fauteuils, il s'est mis à hurler et il a attrapé mon père en pinçant sa chemise, sur l'épaule, pour le projeter derrière le comptoir.

Barthez a fait un bond sur ses pattes en crachant et en soufflant, le poil tout hérissé, et il a grimpé les escaliers comme une fusée.

Otac hurlait en yougo mais ce n'était pas la peine de comprendre la langue pour voir qu'il les traitait de fainéants et qu'il leur ordonnait de travailler, en prédisant toutes sortes de calamités sur l'hôtel s'ils ne mettaient pas un peu plus de cœur à l'ouvrage.

Et moi, j'étais pétrifié parce que cette conversation que je venais de surprendre entre Nourid et mon père m'avait brutalement rafraîchi la mémoire ! *La lettre* ! Bien sûr qu'Otac ne faisait pas sa valise ! Il n'avait pas du tout l'intention de partir. Il attendait la famille. Simplement il n'en avait pas parlé à mon père parce qu'il voulait lui en faire la surprise !

Mon père avait un fou rire qu'il essayait de contrôler. Ça devait être nerveux.

Mais Nourid, lui, était fâché.

– Ah non ! Ça suffit ! Ça va pas la tête ? C'est pas des façons, de faire ça à un chat ! Il aurait pu me faire une crise cardiaque ! Barthez, il aime pas qu'on le traite comme s'il existait pas !

Otac, de toute façon, ne comprenait pas ce qu'il disait. Il est allé vers un placard, il a sorti un seau et une serpillière, et il a montré les escaliers à Nourid en hurlant.

Nourid a regardé Zoran d'un air accablé. Il ne savait plus s'il devait rire ou pleurer.

Otac m'a aperçu à ce moment-là. Un éclair de bonheur a traversé son visage quand il a vu que j'étais devant son jeu d'échecs. Il m'a demandé de le suivre et on s'est installés devant l'hôtel. Lui sur une chaise, très digne, avec son chapeau et sa canne, et moi avec la nausée au ventre. Je me sentais vaguement coupable devant l'échiquier.

Vers cinq heures, mon père est venu lui demander s'il voulait un thé. Otac a refusé et il a regardé mon père d'un air tout chose. Il lui a proposé de venir s'asseoir près de lui un moment. Mon père est allé chercher une chaise et il s'est assis.

Je ne sais pas pourquoi, à la tête qu'a fait mon grand-père, j'ai senti que ça y était, tout était fini, mon père allait payer pour son mensonge !

Mon père a eu l'air aussi anxieux que moi. Il a demandé quelque chose à Otac, avec un sourire jaune. Sans doute s'il était content de rentrer chez lui, en ex-Yougoslavie...

Mon grand-père a hoché la tête négativement avec une expression heureuse et il s'est mis à parler avec beaucoup de gestes. Je ne comprenais rien à ce qu'il voulait dire.

Mon père hochait la tête, embêté. Et puis Otac a prononcé une phrase courte.

Mon père s'est figé et il a posé une question en un seul mot. Comme s'il lui demandait : « et alors ? » C'est là que mon grand-père a fait un geste de victoire, en clamant une phrase que je ne pouvais pas comprendre.

Mon père a tourné la tête vers l'infini ou vers l'intérieur de lui-même, comme s'il voulait sonder l'avenir ou s'anéantir dans le cosmos. Il a fermé les yeux, écrasé par la fatalité, au bord des larmes.

J'ai compris que le monde venait de s'écrouler. Je me suis précipité vers lui, je l'ai secoué en criant :

– Qu'est-ce qu'il y a, papa ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il m'a regardé d'un air absent, longuement, et puis il a prononcé ces mots qui étaient comme une condamnation pour lui. Il les a prononcés doucement, presque dans un murmure :

– Il a écrit à toute la famille, là-bas, pour qu'ils viennent m'aider à l'hôtel. Il leur a dit de prendre le train pour la gare St. Charles, le plus vite possible. Ils sont sûrement déjà en route.

Alors là, j'ai éclaté de rire, mais de rire ! J'étais soulagé. Mon père me regardait comme si j'étais fou.

– Mais pourquoi tu ris comme ça, tu es idiot ou quoi ? Du coup, il en oubliait ce que lui avait dit Otac, se demandant pourquoi il avait un fils si débile.

Otac, me voyant rire, riait aussi. Mon père m'a saisi par les épaules, m'a touché le front.

– T'es sûr que tu n'as pas de fièvre ?

– Non, papa ! C'est pas ça ! Je peux pas vraiment te dire, parce que j'ai peur que grand-père comprenne, mais tu ne dois pas te faire de souci ! La lettre n'est jamais partie là-bas ! Je t'expliquerai plus tard !

On a réussi à mettre Juliette dans les bras d'Otac pour l'occuper, et papa et moi, on s'est mis au comptoir de l'hôtel pour discuter. De temps en temps, on était interrompus par quelqu'un qui demandait la clé de sa chambre.

Quand papa a tout compris, il m'a serré dans ses bras et il m'a demandé d'aller chercher la lettre. Elle était toujours dans mon pantalon rouge mais le billet

de 100 francs avait disparu, sans doute avalé par le trou que je n'avais pas remarqué au fond de ma poche. J'étais bien embêté mais papa n'en a pas fait un drame : le plus important, c'était la lettre. Maintenant, il n'y avait plus qu'une solution pour s'en sortir à temps et qu'Otac reprenne l'avion pour la Yougoslavie.

Papa a écrit une longue lettre en imitant l'écriture de sa sœur. Elle disait qu'Otac devait rentrer de toute urgence pour les récoltes, et qu'il était hors de question pour eux qu'ils viennent en France. Elle disait qu'elle serait venue avec plaisir voir Zoran, sa femme et les enfants, mais que ce n'était pas vraiment le bon moment. Elle sermonnait Otac en le traitant de dictateur : il faisait toujours des cachotteries, des mystères, et il voulait toujours tout commander, se mêler de tout, et diriger la vie de ses enfants qui étaient assez grands pour s'occuper d'eux ! Je sentais que mon père se vengeait un peu de ces quinze jours de tyrannie !

On a pris l'enveloppe qui avait contenu la première lettre d'Otac. On a glissé notre fausse lettre dedans, et papa a barbouillé le cachet de la poste avec un peu de terre pour qu'on ne puisse pas lire la date.

Après ça, il a écrit une vraie lettre à sa sœur pour tout lui raconter et il m'a envoyé la poster en urgence.

Et voilà comment toute l'affaire s'est terminée.

Au repas du soir, j'ai fait semblant d'avoir trouvé la fausse lettre dans la boîte et de l'avoir ouverte dans l'escalier.

Otac s'est mis dans un coin pour la déchiffrer tout seul, très lentement, en fronçant les sourcils. Après, il n'a pas voulu en parler. Il a juste fait une réflexion bougonne à l'adresse de mon père qui l'a pris par l'épaule essayant de le dérider. Mais de toute évidence, Otac était vexé et il boudait.

J'étais content que cette histoire se termine sans drame pour mon père mais j'étais triste de voir repartir Otac. Son séjour était passé comme un éclair. J'avais l'impression de ne pas avoir assez profité de sa présence et j'ai mis les bouchées doubles avec lui les jours suivants. Tout le samedi et le dimanche, on a fait de grandes balades dans Marseille, jusqu'à la Corniche, et même si on ne peut pas dire qu'on parlait ensemble, on se comprenait bien tous les deux.

Dès qu'on avait un moment, il en profitait pour m'apprendre de nouveaux coups aux échecs. Mon cerveau fonctionnait à plein régime, rien à voir avec l'école ! Il sentait parfois que j'étais triste qu'il parte, et il me frottait la tête avec tendresse. Il savait, lui, que j'étais trop grand pour être embrassé !

Le dimanche soir, mon père a aidé Otac à faire ses valises. Il lui a dit qu'il ne devait rien regretter : un hôtel, ça représentait trop de frais, et il allait sûrement le vendre à Nourid.

C'était un nouveau mensonge, mais pour revenir à la vérité...

On a fait une grande fête, le soir. C'était Nourid le plus heureux. Et mon père pouvait enfin montrer son amour pour son père, maintenant qu'il n'avait plus le poids de son mensonge. Il était malheureux de le voir partir. Quand le reverrait-il ? Moi, j'essayais de ne pas me laisser aller à la tristesse, parce que j'aurais pleuré. Et ça, je ne voulais pas.

Le lendemain, papa et moi, on a raccompagné Otac. Cette fois, je n'ai pas eu honte de les voir pleurer tous les deux. Je n'ai pas regardé autour de nous si les gens nous voyaient, parce que moi aussi, finalement, j'étais occupé à pleurer dans les bras d'Otac, mon grand-père géant.

À l'enregistrement des bagages, il a fallu payer pour un supplément de poids, parce que ma grand-mère Tajine lui avait donné toutes sortes de choses à rapporter, là-bas. Ce qui fait qu'il était aussi chargé au retour qu'à l'aller. Sauf qu'au lieu d'avoir des vieux cartons, il avait des beaux sacs Tati tout neufs.

On lui a tenu compagnie jusqu'à la dernière minute, et on est montés sur la terrasse pour regarder son avion s'envoler. On est restés un long moment rêveurs, tous les deux, silencieux, bien après que l'avion ne soit plus qu'un tout petit point dans le ciel.

Et puis papa m'a demandé ce qui me consolerait. J'ai acheté un Mars au distributeur automatique en face des escalators de Marignane. Je l'ai mangé dans l'Autobianchi, sur le chemin du retour, en regardant les paquebots de la Joliette qui se parlaient à grands coups de sirène.

Je pensais à toutes ces journées où mon grand-père Otac avait été là. À la première leçon d'échec, à mon jeu qui m'attendait dans ma chambre... J'avais hâte d'essayer des combinaisons ! Peut-être qu'un jour je pourrais gagner des tournois ?

J'imaginai mon grand-père, là-bas, recevant une lettre, avec une photo de moi, grand vainqueur, sur un article de journal. Et, dans mon imagination, je voyais son visage s'illuminer de joie et de fierté.

La diffusion de ce texte,
qui a été publié par *Je Bouquine* et *Lire c'est partir*,
est gracieusement autorisée
auprès du public scolaire par ses auteures,
Gisèle Cavali et Brigitte Aubert,
jusqu'à ce qu'il trouve un nouvel éditeur.